Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 44

Artikel: Onna veindzance
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190621

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cide, Edison a un peu l'air d'un photographe. Charmant homme d'ailleurs, simple, accueillant et faisant toujours bon visage aux hordes de curieux que lui amènent presque tous les trains.

Par les mœurs et les habitudes d'esprit, autant que par la méthode, c'est un artiste plus encore qu'un savant. Ses grandes joies sont le labeur acharné, les tâtonnements de 20 et 30 heures d'affilée sur un appareil nouveau, les épreuves sans cesse recommencées, les morceaux pris sur le pouce ou sur un coin de table dans la fièvre de la création. Puis, pour se délasser, les sommeils de 12 heures sans débrider, ou quelque bordée au loin,— partie de chasse, ou dîner d'amis.

On sait par quelle petite porte il était entré dans la vie. Fils d'un pauvre tailleur de l'Ohio, et n'ayant jamais eu d'autre professeur que sa mère, il entra à 11 ans au service du Great-Trunk-Railroad, pour vendre des fruits et des journaux dans l'express de Port-Huron.

Deux mois plus tard, il imaginait de se procurer quelques caractères d'imprimerie et de composer en route des bulletins-annonces contenant le sommaire de ses journaux, afin d'en activer la vente. Ce bulletin devint bientôt une véritable gazette, alimentée aux stations principales par des dépêches télégraphiques. Les voyageurs se l'arrachaient, et le jeune rédacteur se transformait en personnage.

Mais tout cela ne l'éblouissait pas. Il avait pris un abonnement à la librairie circulante, et tout en dévorant l'espace en chemin de fer, lisait et travaillait sans cesse. Il apprit la chimie, installa un laboratoire dans le fourgon des bagages et poursuivit tout seul des expériences sur l'électricité jusqu'au jour néfaste où il finit par incendier son wagon. Sur quoi le conducteur du train envoya promener le jeune Edison, avec ses piles et son fourneau.

Il avait alors 16 ans. A peine rendu à la vie privée, il installe son imprimerie dans la cave de son père et transforme son journal en magazine, sous le titre : *Paul Pry* (Paul l'Indiscret).

Sans doute le titre était trop bien justifié : un lecteur indigné fait irruption dans la cave du précoce Marat, l'entraîne au bord de la rivière voisine et l'y lance sans autre forme de procès. Heureusement Edison savait nager. Il renonça au journalisme pour se consacrer exclusivement aux études télégraphiques et aux perfectionnements dont il caressait déjà l'idée.

Quelques mois plus tard, il avait trouvé son procédé pour transmettre plusieurs dépêches à la fois sur le même fil ; une compagnie d'électricité le prenait à son service ; bientôt il réalisait par la vente de deux ou trois brevets des profits suffisants pour établir à New-York sa première usine électrique.

Une de ses sœurs raconte qu'à l'âge de 6 ans, on le cherchait partout sans le trouver. On finit par le dénicher dans le poulailler, en train de couver des œufs. Il avait observé comment les poules s'y prenaient, et les imitait, découvrant ainsi l'incubation artificielle. C'était sa première invention.

(*Extrait du Moniteur des loteries.*)

Il salua et sortit ; Mme de Manlieu, désespérée, eut vainement un dernier cri d'appel ; l'abbé suivit Pierre.

— Je ne sais que penser, lui dit-il d'une voix grave. Peut-être vous sacrifiez-vous à ceux qui vous ont élevé et aimé... Peut-être nous sacrifiez-vous à quelque terrible rancune d'enfant abandonné, qui a trop souffert de son abandon... Vous me paraissez un homme énergique, à l'esprit droit, aux nobles sentiments... Laissez-moi espérer que vous chercherez consciencieusement la vérité, que vous interrogerez votre... votre mère...

— L'interroger ! la torturer ! lui énoncer un doute lorsqu'elle a eu le sublime héroïsme de garder le silence, en voyant la fortune qui s'offrait à moi ! Non, certes, je ne l'interrogerai pas.

M. de Manlieu resta attéré en entendant ce cri d'amour filial... Il n'avait plus rien à dire, tout était bien fini... si cet homme était son frère, il serait perdu pour eux... Pierre ne voulait pas être éclairé, et prétendait demeurer le fils de la paysanne.

Silencieusement, il se serrèrent la main ; ils ne devaient plus se revoir.

Trois mois après, quelques lignes du curé de Biénat apprenaient à l'abbé de Manlieu que Pierre Bernard avait obtenu son congé et venait d'épouser Suzette.

Pierre aimait sa femme, il était adoré de sa mère, de beaux enfants égayaient sa chaumière... Il eût dû être heureux...

Hélas ! Hélas ! le séduisant mirage entrevu pendant une seconde, vint parfois se réprésenter dans ses songes, et il lui arriva de soupirer, courbé sur sa charrue, lorsqu'un élégant équipage passait rapide, faisant voler la poussière du chemin...

Comme une griffe de diamants, l'éblouissante tentation avait imprimé une marque indélébile à ce cœur de granit. Il sut la repousser, mais ne l'oublia jamais...

Jeanne FRANCE.

Onna veindzance.

Quand l'est qu'on sâ son catsimo su lo bet dâo dâi et qu'on a étâ à la cura lè duè derrâirès z'annâïès qu'on allâvè à l'écoula, seimbliè qu'on dussè étrè bon chrétien, et qu'on dussè sè rassoveni dè cllia reponsa d'*Essacé*, que sè dit : « La vengeance est défendue aux Chrétiens de même qu'aux Juifs. » Eh bin, l'est bin râ que y'aussè cauquon que sâi prâo bon po cein attiutâ ; et quand on vo fâ oquiè que ne vo va pas, on n'est pas conteint dévant dè s'étrè reveindzi.

Lâi avâi onna serveinta per tsi Djan-Abran, que dévessâi prépârâ lo medzi po tot lo mondo et que dévessâi assebin travailli pè la campagne, dè maniére que quand l'arrevâvè on pou tard po allumâ, sè faillâi dépatsi. Cein pâo onco allâ se lo bou est set, kâ s'on a dâi tsenevouets âo dâi rebibès po allumâ, avoué cauquiès boutseliès et autro prin bou po mettrè dézo lè z'étallès, on a bintout onna bouna voilâïe, et lo fû est vito tsaud. Mâ s'on n'a què dâo bou verd et que faillè adé fotemassi aprés avoué lo crouïon et lo bernâ po soclliâ et po attusi, va-t-âo diablio ! on n'est pas fotu dè férè borbottâ la mermita, et avoué cein que la foumâire vo fâ pliorâ lè ge, la cousenâire s'eingrindzè.

Ôra, ne sé pas se la serveinta à Djan-Abran avâi fé oquiè âi vôlets ; mâ tantiâ que clliâo compagnons, ein apporteint dâo bou à la cousena, po que la serveinta pouéssè s'épliâiti, aviont mécliâ onna brachâ dè verd avoué lo set, rein què po l'eimbétâ. Ma fâi, coumeint bin vo peinsâ, lo fû bourlâvè mau, et la pourra pernetta s'éborniyîvè lè ge avoué lè chindrès, à fooce dè soclliâ. Le sè démaufiâ dè la farça ; mâ le ne dit rein dâo tot et sè peinsâ : atteindè pi, tsaravoûtès ! et la sorciére, po sè reveindzi, ein dresseint la soupa, copâ dein la terrine onna truffa tota crüa, et le lè z'allâ criâ po dinâ.

Lè gaillâ, ein arreveint à l'hotô, sè peinsâvont que la serveinta lè z'allâvè einsurtâ ; mâ rein dâo tot ; l'avâi l'ai tota dzeintrollietta ; mâ le rizâi tant mé per dedein sa barba ; et quand lè lulus, qu'aviont boun'appetit et que sè redzoïessont dè tapâ su la soupa, euront coumeinci à medzi et que cheintiront dézo lè deints clliâo bocons dé truffès que faillâi croussî et qu'aviont on goût dâo diablio, firont la potta, et furieux contrè la serveinta, lâi firont :

— Quinna caïenéri dè soupa no bailli-vo quie ?

— N'est-te pas bouna, repond la serveinta que fasâi se n'ébâyâ ?

— Oh na fâi na, et ne sé pas coumeint on oûsé servi onna tôla gadrouille, fâ ion dâi vôlets !

— Eh bin, repond la serveinta de

n'air tot dâo, su bin fatchâ ; mâ parait que sè sarà trovâ onna truffa verda permi lè chétsès.

Lè dou vôlets ont étâ tant ébaubis dè cllià reimbotchà, que l'ont z'u lo subliet copà tot net ; et Djan-Abran et sa fenna, qu'arrevâvont dein stu momeint et que saviont l'afférè, ein ont tant recaffâ que lè dou gaillâ sè sont dépatsi dè dinâ po s'allâ catsî.

A propos de la mort de Bazaine, un journal français, le *Mot d'Ordre*, fait remarquer une curieuse coïncidence. Au moment même où le télégraphe nous apportait la nouvelle de la mort de Bazaine, dit-il, les journaux publiaient ce passage du journal de Frédéric III, daté du 10 octobre 1870 :

Bazaine veut envoyer son chef d'état-major pour des négociations à la fois politiques et militaires ; Bismarck veut l'entendre ; Roon et Moltke sont contre.

Ces lignes disent tout, ajoute le *Mot D'ordre* ; elles révèlent tout dans leur impassibilité ; elles dénoncent la trahison, elles donnent le froid.

C'est l'avis de M. de Bismarck qui l'emporta, et le général Boyer, chef d'état-major de Bazaine, fut reçu à Versailles.

Ah ! quand on pense que si Bazaine, sans même avoir essayé de se faire jour, eût résisté 15 jours de plus ; s'il eût retenu Frédéric-Charles sous Metz, l'armée d'investissement était obligée de se porter au devant des soldats de la Loire et Paris était débloqué. C'est de parti pris que Bazaine a immobilisé son armée, qu'il n'a pas voulu vaincre à Gravelotte et qu'il a laissé écraser Canrobert à Saint-Privat.

Bazaine rêvant la dictature militaire comme il avait rêvé l'empire du Mexique, sacrifia la Patrie ! Au lieu de se battre et de faire son devoir de soldat, il ouvrit des négociations avec l'ennemi, offrant, si on voulait le laisser sortir de Metz avec son armée, de traiter, soit au nom de l'impératrice, soit en son nom personnel, et d'imposer la paix à la France.

M. de Bismarck, M. de Moltke étaient bien trop avisés pour servir l'ambition de Bazaine ; ils savaient qu'il n'aurait pas été suivi dans son pronunciamento ; que son armée lui aurait fondu entre les mains ; qu'officiers et soldats, soit en masse, soit individuellement, seraient accourus rejoindre les jeunes armées de la République.

Du quartier général de Frédéric-Charles, de Versailles on amusa Bazaine, on le laissa espérer jusqu'à la dernière heure ; ce traître fut en même temps une misérable dupe.

OPÉRA. L'excellente troupe lyrique de M. Eyrin-Ducastel a débuté mercredi sur notre scène par la représentation de *Faust*, qui a satisfait tout le monde. M. Dauphin a été admirable dans le rôle de Méphistophélès, comme acteur et comme chanteur ; le ténor, M. Séran, a été fêté ; Mlle Arnaud a charmé son auditoire, et M. Dechesne (Valentin) très applaudi. — Tout va donc pour le mieux jusqu'ici, et en présence de pareils éléments, ce n'est pas trop préjuger de notre saison d'opéra pour croire à son entière réussite.

Ce soir, début de la troupe d'opérette dans **Mam'selle Nitouche**, avec la gaie et amusante musique d'Hervé.

Musique de chambre. — Nous rappelons que les 3 séances de musique de chambre données par MM. les professeurs Vogel, Pilet, Rehberg, avec le concours de MM. Gerber et Monay ; de Mlles Bronne, Wunderlich et Monney, auront lieu les 5 et 19 novembre, et 10 décembre, à 8 heures du soir, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre.

Mardi, 6 novembre, 2me conférence de M. Ed. Rod. — *Paul Bourget.*

Petits conseils du samedi.

Nettoyage des glaces. — Les petites rayures qui sillonnent les glaces et finissent par en ternir l'éclat, tiennent à ce qu'on les essuie avec des linges de laine, tandis qu'on ne devrait employer que de la peau de daim.

On peut faire disparaître ces rayures en délayant du rouge d'Angleterre dans quelques gouttes d'esprit-de-vin et en l'étendant sur la glace, qu'on frotte doucement avec la peau de daim.

Aux bonnes ménagères. — Vous avez certainement considéré maintes fois, d'un air contrit et non sans un vif mouvement de dépit, les taches d'un jaune rouge existant trop souvent sur le linge et dont le blanchissage ordinaire ne peut venir à bout.

Voici un procédé d'emploi facile :

Vous remplissez de jus de citron une cuiller d'argent que vous faites chauffer au-dessus de la flamme d'une bougie ou d'une lampe. Vous lavez aussitôt le linge taché avec ce jus de citron ainsi chauffé. Et la tache ne tardera pas à disparaître.

Réponses et questions. — La réponse au problème de samedi est : *30,000 francs.* Ont répondu juste MM. Collaud, Bœnigen ; Yersin, Flendruz ; Badoux, Mœnchenstein ; E. Monod ; Bastian, Forel ; Gretillat, La Sagne ; Testuz, Aigle ; Poraz, Prévonloup ; Bavaud, Yverdon ; Courvoisier, Locle ; Lavanchy, Vevey ; Bonvalet, Rusille ; Dr Roth, Grandson ; Porchet, Tour-de-Peilz ; Burnat, Burtigny ; Dupont, Vich ; Urfer, Montcherand ; Deriaz, Neuchâtel ; Orange, Chappuis, A. L. case 140, Genève ; Magnin et Desbiolles, Bulle. — La prime est échue à Jules Courvoisier, au Locle.

Logogriphe.

Sur mes cinq pieds je m'avance à grands pas ;
Ôte mon cœur, tu ne me revois pas.

Prime : Un objet utile.

Boutades.

Le caissier d'une importante maison de commerce de Nantes finit ainsi une lettre adressée à un client :

« Je vous dirai, en terminant, monsieur, que les sucres sont en baisse, et qu'il n'en est pas de même de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être... »

Au tribunal :

« On amène un affreux chenapan convaincu de nombreux vols.

Le président. — Accusé, votre nom ?

Le prévenu. — Je demande à garder l'incognito.

Un pauvre diable, étique, déguenillé, est surpris tendant la main aux passants. Un agent le conduit au poste.

— Tout le monde est pour la charité, murmure le vieux mendiant, seulement, faut pas la demander, voilà... !

Glané dans le procès-verbal d'un huissier :

« Saisi douze chemises de femmes dont une d'homme. »

« Il y a, dit un auteur anglais, trois choses auxquelles une femme modèle doit ressembler et auxquelles elle ne doit pas ressembler.

D'abord elle doit ressembler à l'*escargot*, qui garde sa maison ; mais elle ne doit pas mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu, elle doit ressembler à un *écho*, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot.

Troisièmement, enfin, elle doit être comme l'*horloge de la ville*, d'une exactitude et d'une régularité parfaites ; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville. »

Il est évident qu'après la lecture de ces lignes, il se trouvera une de nos abonnées qui voudra bien nous dire ce que doit être *l'homme modèle.*

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.